

## « Confusion des langues » dans la LTI de Victor Klemperer

J'ai emprunté une partie de ce titre à un article de Ferenczi « Confusion des langues entre adultes et enfants » pour reprendre et compléter à l'occasion de cette réunion clinique quelques points d'un exposé que j'ai fait au colloque sur le langage totalitaire en hommage à Victor Klemperer organisé à Cerisy en août 2010 par Laurence Aubry et Béatrice Turpin.

Pendant 12 ans, Victor Klemperer a noté dans son Journal la dégradation de plus en plus terrible et infamante de ses conditions de vie, mais surtout tous les effets du nazisme sur la langue allemande et l'effet sur ses concitoyens atteints par cette « épidémie », ayant bu le poison, des yeux et des oreilles, sans même s'en rendre compte. Cette observation quotidienne, cette activité de philologue, sa volonté de témoigner jusqu'au bout lui ont servi, dit-il, de balancier pour, comme le funambule, ne pas tomber en marchant sur le fil ténu auquel sa vie, sa santé et son psychisme étaient suspendus. Il a épluché tout ce qui lui tombait sous la main ou sous l'oreille et ce travail minutieux est une étude irremplaçable de la langue totalitaire. En 1946 il publie *LTI*, son Journal sera publié à partir de 1989.

### *Comment la LTI opère-t-elle ?*

Un bout d'une phrase de Schiller revient souvent sous la plume de Klemperer : « [Parce que tu as réussi un vers] dans une langue cultivée (*gebildeten*) qui écrit (*dichtet*) et pense pour toi, [crois-tu être déjà poète ?] » (*Votivtafeln*, 1787), citation où s'indique qu'un humain habite certes une langue mais bien plutôt en est habité. Il ajoute : « Mais la langue ne fait pas qu'écrire et penser pour moi, elle oriente aussi mes sentiments, elle dirige mon être psychique tout entier, plus je m'en remets à elle inconsciemment, plus c'est évident. » Les poètes, nous le savons n'est-ce pas, sont toujours en avance sur les psychanalystes ! Klemperer a observé et noté comment le Troisième Reich a infiltré, empoisonné même la langue cultivée en modifiant « la valeur des mots et leur fréquence ». Quand Hitler a pris le pouvoir, la LTI, la langue d'un petit groupe, celle de « *Mein Kampf* », langue, dit Klemperer, d'une extrême pauvreté et monotonie, est devenue langue populaire (*Volkssprache*) et s'est emparée de tous les domaines de la vie privée et publique. Cette pauvreté et cette monotonie sont voulues pour que la doctrine du national-socialisme ne soit pas falsifiée. La LTI ne connaît en effet aucune différence de style entre langue parlée et langue écrite : tout est discours, appel, fustigation, déclamation, éructation, hurlement. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, n'est-ce pas, de hurler dans une langue riche, mouvante et pleine des subtilités de l'équivoque. Ainsi la LTI a

tenté d'effacer la différence entre langue parlée et langue écrite, pour mieux effacer cette « langue cultivée » dans laquelle ont été écrit, chanté, récité tant de textes qui font partie du bien commun de l'humanité.

« Tu n'es rien, ton peuple est tout » était-il écrit sur les banderoles. « Cela signifie : tu n'es jamais seul avec toi-même, seul avec les tiens, tu es toujours sous le regard de ton peuple. », ajoute Klemperer. Remarquons l'usage du « tu ». C'est certes banalement infantilisant, voire insultant, mais Lacan nous indique que « le tu, c'est l'autre tel que je le fais voir par mon discours, tel que je le désigne ou le dénonce, c'est l'autre en tant qu'il est pris dans l'ostension par rapport à ce tous que suppose l'univers du discours. Mais du même coup, je sors l'autre de cet univers, je l'y objective, à l'occasion je lui désigne ses relations d'objet, pour peu qu'il ne demande que cela, comme c'est la propriété du névrosé, cela peut aller assez loin<sup>1</sup>. » Notons ici le fonctionnement de la négation en allemand, fonctionnement qui n'est pas sans évoquer le point de capiton qui par rétroaction délivre la signification du message. « *Du bist nichts* » commence par une affirmation « *Du bist* », tu es, tu es quoi ? Eh bien, « *nichts* », rien. En fait, il faudrait plutôt traduire cette proposition par « tu es rien ». Notons que Lacan a compté « le rien » parmi les *objets a*, avant d'en réduire la liste aux quatre, désormais bien connus, le sein, la merde, le regard et la voix.

Et comme le « tu » est aussi utilisé dans le dialogue intérieur, sans qu'on soit psychotique pour autant, on imagine les dégâts subjectifs qu'une telle phrase vue et entendue un nombre considérable de fois peut avoir fait sur les enfants de cette époque et quelles traces elle a pu laisser, surtout si elle a été relayée par la voix des parents et des grands-parents. « Peut-être est-ce un caractère de l'hallucination qui n'a pas encore été jusqu'ici assez mis en valeur, qu'en elle fait retour quelque chose de vécu dans la prime enfance puis d'oublié, quelque chose que l'enfant a vu ou entendu à une époque où il était encore à peine capable de parler et qui s'impose maintenant à la conscience, vraisemblablement transposé (*entstellt*) et déplacé (*verschoben*) sous l'effet des forces qui s'opposent à un tel retour<sup>2</sup> » écrit Freud en 1937 constatant que l'hallucination n'est pas réservée à la psychose. Qu'est devenu le petit garçon de la scène que rapporte Klemperer dans le chapitre « l'Étoile » : « Un homme à l'air brave et bon enfant vient à ma rencontre tenant soigneusement un jeune garçon par la main. À un pas de moi, il s'arrête : « Regarde bien celui-là, Horst ! - C'est lui qui est coupable de tout ! [...] »<sup>3</sup> » ?

Klemperer voit dans ce slogan « Tu n'es rien, ton peuple est tout » la volonté de l'anéantissement de « l'être individuel », chacun, chaque un, ne devant plus être qu'« atome dans un bloc de pierre qui roule<sup>4</sup> », ajoutons qui

---

<sup>1</sup> J. Lacan, Le séminaire, livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 340.

<sup>2</sup> S. Freud, „Konstruktionen in der Analyse“, *Schriften zur Behandlungstechnik* Studienausgabe, Fischer, p. 404.

<sup>3</sup> V. Klemperer, *LTI, la langue du IIIe Reich*, Albin Michel Pocket, Paris, 1996, p. 220-221.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 49.

roule dans une seule direction, celle suggérée, imprimée par la voix du *Führer*. Cela est allé loin en effet, ce tu-là a réellement tué, a réellement creusé les fosses communes (*Massengrab*) du Troisième Reich<sup>5</sup>.

Au cours d'une récente promenade dans Berlin, j'ai eu l'œil attiré par un petit carton, mis à la disposition des passants dans le présentoir extérieur d'une devanture :



On le voit : un grand *DU*, noir sur fond blanc, plus petit et en rouge, *bist gut drauf!* Noir, blanc, rouge, doit-on le rappeler, sont les couleurs du drapeau nazi. N'existe-il donc pas d'autre combinaison de couleurs qui fasse de l'effet ? Le texte est en langage parlé, cela signifie quelque chose comme « tu as la pêche ! ». À l'envers de ce carton, il y a une publicité pour une Life-Coach qui travaille selon les méthodes de « programmation neurolinguistique ». Certes on est passé là du rien à quelque chose comme « tu es le meilleur, tu es gagnant », de la masse à l'individualisme forcené, mais le ressort de la manipulation subjective est du même ordre. Bien sûr le but n'est pas le même : dans le cas du petit carton, il s'agit de profit, comme l'indique le nom du site internet : Pro Viel (beaucoup), jouant sur Pro, Profil, et Profit. *Profil*, en allemand ayant aussi le sens de stature, envergure. Alors, ces coachs modernes, programmeurs neurolinguistes, seraient-ils les nouveaux « ingénieurs de l'âme » qu'évoque Klemperer dans le chapitre « Quand deux êtres font la même chose... » ? Au début de ce chapitre il évoque un linguiste et romaniste allemand, Karl Vossler, qui s'était indigné de l'expression « matériel humain », indignation que lui-même n'a comprise qu'après la Première guerre mondiale, la rapprochant de l'expression « chair à canon », puis il analyse la profusion dans la LTI du vocabulaire technique, « la foule des mots mécanisants », si bien que « [...] chacun doit être un automate entre les mains de son supérieur et être, en même temps, celui qui appuie sur le bouton de démarrage des automates qui lui sont subordonnés. »

---

<sup>5</sup>« Pour des mots » « Wejen Ausdrücke », ainsi s'intitule n'est-ce pas, un chapitre de « LTI », ces mots qui ont coûté la prison à l'ouvrière berlinoise dont parle Klemperer. Voir aussi comment Lacan commente l'écriture  $\$ \diamond D$  sur le graphe, à l'étage de la pulsion, dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, p. 101-102 : « Je me demande... écrivons ici ce que tu veux. La demande porte sur le désir de l'Autre, dans cette entière ambiguïté qui permet encore d'écrire Je te demande... ce que je veux, puisque mon désir est le désir de l'Autre. [...] S'il est quelque chose de ce graphe qui est plus important à repérer que les commentaires qui l'accompagnent, ce sont les vecteurs de structure. Vous noterez qu'ils sont convergents au niveau du désir de l'Autre, où le Tu domine le Je comme le tu-ant, ai-je dit. »

En tout cas, on le voit, les traces sont tenaces, et comme notre pratique d'analyste nous l'enseigne, elles affectent « l'âme » et le corps de bien des analysants d'aujourd'hui : « Le corps lui-même est d'origine ce lieu de l'Autre en tant que d'origine s'inscrit la marque en tant que signifiant<sup>6</sup>. »

Car une autre caractéristique du mode d'opération de la LTI est la répétition du même, des mêmes mots, des mêmes phrases sur le même ton, répétition de la même pauvreté et de la même monotonie. *Volk*, le peuple, est un exemple de ces répétitions et comme la langue allemande permet de fabriquer, d'inventer des mots composés de manière quasi illimitée, la LTI a rattaché *Volk* à tout et n'importe quoi, si bien que de ce mot il était pratiquement aussi impossible de s'échapper que de s'échapper d'une prison. Et ce d'autant plus que « *deutsch* », allemand, a comme base étymologique un mot gotique qui justement signifie le peuple, qui concerne le peuple.

Un autre point du mode d'opération de la LTI est sa mise en scène. Certes, comme le souligne Moustapha Safouan dans son livre *Pourquoi le monde arabe n'est pas libre*<sup>7</sup> avec en sous-titre « Politique de l'écriture et terrorisme religieux », la mise en scène fait partie de tout exercice du pouvoir politique, y compris démocratique. Mais Klemperer souligne que cette mise en scène, copiée, dit-il, du fascisme italien, s'adresse simultanément à l'oreille et à l'œil.

En un certain sens, on peut considérer la place du marché solennellement décorée, la grande salle ou l'arène ornée de bannières et de banderoles, dans laquelle on parle à la foule comme partie constitutive du discours lui-même, comme son corps. Le discours est incrusté et mis en scène dans un tel cadre, il est une œuvre d'art totale qui s'adresse simultanément à l'oreille et à l'œil, et à l'oreille doublement, car le grondement de la foule, ses applaudissements, ses protestations agissent sur l'auditeur aussi fortement si ce n'est plus, que le discours en soi. D'autre part, le ton même du discours subit incontestablement une influence, prend incontestablement une plus forte couleur sensitive grâce à une telle mise en scène<sup>8</sup>.

Dans cette mise en jeu simultanée de la voix et du regard, qui sont les objets du désir de l'Autre et à l'Autre, la voix renvoie au regard et le regard à la voix, et le résultat est une sorte d'orgie pulsionnelle où la foule, la « Masse » est le tambour qui vibre sous les baguettes de celui qui justement au début de sa folle « carrière » se faisait appeler « Le tambour ». « Dans tout discours qui fait appel au Tu, quelque chose provoque à une identification camouflée, secrète, qui n'est que celle à cet objet énigmatique qui peut n'être rien du tout, le tout petit plus de jouir de Hitler, qui n'allait peut-être pas plus loin que sa moustache<sup>9</sup>. »

---

<sup>6</sup> J. Lacan, *La logique du fantasme*, séminaire inédit, séance du 30 mai 1967.

<sup>7</sup> M. Safouan, *Pourquoi le monde arabe n'est pas libre*, Paris, Denoël, 2008.

<sup>8</sup> V. Klemperer, *LTI, la langue du IIIe Reich*, op. cit., p. 83-83.

<sup>9</sup> J. Lacan, D'un discours qui ne serait pas du semblant, Paris, Seuil, Paris, 2006, p. 29. V. Klemperer, *LTI, la langue du IIIe Reich*, op. cit., 1996, p.108.

La LTI a aussi infesté la face visuelle de la lettre et tenté de brouiller la différence entre langue écrite et graphisme. Dans le chapitre intitulé «Ponctuation», Klemperer souligne l'usage abusif des guillemets ironiques, par exemple, Heine « un poète "allemand" », dans le chapitre « Effacement des frontières » il montre comment le caractère d'imprimerie utilisé pour écrire SS, imitation du signe utilisé pour représenter l'éclair de l'orage (*Sturm*) ou le danger de mort de la décharge électrique sur les transformateurs est non seulement la remise au goût du jour de la rune germanique désignant la victoire (*Siegrune*) mais était « *zackig* » pointu, saccadé, anguleux, adjectif qui fait entendre le claquement de talons de bottes du salut militaire et était fort employé pendant la Première Guerre mondiale. Dans le chapitre « Chip'charbon » (*Kohlenklau*) il analyse les affiches et dessins de propagande nazis et constate qu'en raison de la grande pauvreté de la LTI « il n'y avait nulle part de jonction étroite, de stimulation réciproque entre la représentation graphique et la légende de ces dessins qu'on rencontrait par douzaines. [« Führer ordonne, nous suivons ! » ou « Notre drapeau sera victorieux ! »], donc aucune véritable différence entre graphisme et écriture qui aurait pu laisser place à la subjectivité du lecteur, si bien que « L'image et le nom se gravaient dans la mémoire en une symbiose aussi forte que le nom et le caractère d'imprimerie spécial de la SS<sup>10</sup> » et maintenait ainsi le lecteur sous l'emprise « sensuelle », nous pourrions dire pulsionnelle, de l'image, répétant, martelant du même. Je dis lecteur, mais tout lecteur de ces slogans et textes nazis étaient dans le même temps auditeur, tellement ces slogans et textes étaient sonorisés en permanence.

## 2) *Du phallus imaginaire*

Moustapha Safouan note que les plaisanteries et histoires drôles en Égypte et dans les pays arabes ne laissent aucun doute quant à la valeur phallique du chef. Dans le chapitre intitulé « *Radieuse Weltanschauung* », mot à mot « *Weltanschauung* ensoleillée », Klemperer étudie une historiette à l'eau de rose, publiée dans un recueil distribué en masse par un éditeur nazi. « [...] une histoire mielleuse qui parlait de bonheur parental, de bonheur maternel. Il était question d'une petite fille très vivante, très blonde, à la chevelure dorée, solaire ; blondeur, soleil et essence radieuse [*sonnig*] remplissait chaque ligne. La petite avait un rapport très particulier aux rayons du soleil et s'appelait *Wiwiputzi*. Comment avait-elle hérité de ce nom bizarre ? » Klemperer pose la question à l'ouvrière qui lui avait prêté le recueil : « [...] Mais à mon grand étonnement, la réponse fusa aussitôt et avec le plus grand naturel : « Eh bien, il a pensé à *sonny boy* ! ». Pour le coup, c'était vraiment ce qui s'appelle la *vox populi*. Naturellement, je n'ai pas pu effectuer un sondage, mais, à cet instant, j'avais une certitude quasi intuitive et je l'ai encore aujourd'hui, que le film *Sonny boy* — combien savent que *sonny* veut dire « fiston » et n'a absolument rien à voir

---

<sup>10</sup> V. Klemperer, *LTI, la langue du IIIe Reich*, op. cit., p.125-126.

avec « radieux » [*sonnig*] ? —, que ce film américain a contribué au moins autant à l'épidémie de « radieux » que le culte germanique<sup>11</sup>. » Voilà qui nous indiquerait assez que « *sonnig* » pourrait aussi bien se traduire par « phallique<sup>12</sup> ». Et d'ailleurs ce drôle de nom pour une petite fille « *Wiwiputzi* » ne nous évoque-t-il pas le *Wiwimacher* (le fait-pipi) du petit Hans, le célèbre cas de phobie infantile publié par Freud en 1909 puis réédité entre autre en 1924 et 1932 ? *Putzi* est le diminutif de *Putze*, l'angelot, le bébé grassouillet, et on sait que *Wiwi...* est une création de Hans, sorte d'onomatopée imitant le bruit du pipi, et qui s'écrit avec ces fiers petits i dressés entre les jambes ouvertes des W<sup>13</sup>. Alors cette petite *girl*, bleu, blanc, blond, doré, enfant des rayons du soleil avec lesquels elle entretenait des rapports particuliers, petite pisseuse ou petit phallus à sa maman ? Cette histoire de rayons de soleil ne nous évoque-t-elle pas aussi certains éléments du délire de Schreber, touché par les rayons divins ?

Parmi les lettres que les gens de l'époque ont adressées en grand nombre à Hitler, on peut trouver de véritables professions de foi religieuses mettant Hitler à la place de Dieu ou de Jésus. Klemperer note que le nazisme a été pris par des millions de gens pour l'Évangile, parce qu'il se servait du langage de l'Évangile. » Voici un exemple tiré d'une lettre à Hitler : Le portier d'hôtel Karl Jorde (Vienne) envoie à Hitler le sept septembre 1938 sa « profession de foi national-socialiste » :

Je crois en Dieu le Père, tout puissant créateur du ciel et de la terre et à Adolf Hitler, son fils élu, qu'il a choisi, pour sauver son peuple allemand de l'appauvrissement grandissant et de son piétinement et sa déchirure par l'engeance des serpents (juifs, curés et dynasties) [...] pour tout l'avenir et l'éternité. Amen<sup>14</sup>.

Parmi ces « Lettres à Hitler » il y a aussi des lettres d'amour, parfois naïves, comme une petite fille en écrivait à son père, parfois tout à fait délirantes. « Je t'embrasse sur tes quatre lettres » (« *Ich küsse Dich auf Deine vier*

---

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 197-198.

<sup>12</sup> Cette remarque de V. Klemperer souligne aussi l'importance de la circulation des signifiants véhiculés par les médias.

<sup>13</sup> Cf. A.-L. Stern, *Le savoir-déporté*, Paris, Seuil, 2004, p. 155 et tout ce qui a pu être écrit sur ce W (Joyce, Perec).

<sup>14</sup> *Der Hotelportier Karl Jorde (Wien) schickt Hitler am 7.9.1938 sein „national-sozialistisches Glaubensbekenntnis!“: „Ich glaube an Gott den Vater, allmächtigen Schöpfer Himmels und der Erden und an Adolf Hitler, seinen auserwählten Sohn, den er auserkoren hat, um sein deutsches Volk von der Schlangenbrut (Juden, Pfaffen und Dynastien) durch jahrhundertelange Zerrissen-, Niedergetretenheit und fortschreitende Verelendung zu erlösen, und ihm (...) Lebensmut in solchem Maße verliehen hat, daß es trotz Widerwärtigkeiten und verschiedener Anfeindungen von nun an in aller Zukunft und Ewigkeit bestehen bleiben wird. Amen.“*

*Buchstaben* »<sup>15</sup>), écrit l'une, « Je suis prête à te faire un enfant, à toi qui n'en as pas », écrit l'autre. Avaient-elles, ces femmes amoureuses folles, pris à la lettre le slogan : « *Auch Du gehörst dem Führer!* » « Toi aussi, tu appartiens au Führer ! » ? OÙ il s'avère, en tout cas, qu'il vaut mieux maintenir à bonne distance objet (ici voix et de regard) et phallus imaginaire. Cet amour fou, qui faisait quand même un peu désordre, en a conduit certaines à l'asile psychiatrique et de là à la mort.

### *Du fantasme*

Où il s'avère aussi que Freud avait bien raison de mettre les psychanalystes en garde contre toute *Weltanschauung*, qui, comme son nom en allemand, l'indique est façon de voir le monde et façon de s'en faire voir, on pourrait dire un fantasme. Certes pour un sujet le fantasme a sa fonction, qui est, pour le dire vite, de contenir la jouissance, de la maintenir dans un cadre, disons vivable et sert à soutenir le désir. Mais un psychanalyste doit, dans sa propre analyse, avoir analysé, épluché son fantasme pour ne pas analyser avec, ce qui aurait pour conséquence de fâcheusement distordre l'analyse de ses analysants. Qu'en est-il des politiciens ? Dans *Lituraterre* Lacan s'exprime ainsi : « Que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique implique [...] que tout ce qui s'articule de cet ordre soit passible d'interprétation.

C'est pourquoi on a bien raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique. Et ceci pourrait n'être pas de tout repos pour ce qui de la politique a fait figure jusqu'ici, si la psychanalyse s'en avérait avertie<sup>16</sup>. »

Freud nous a donné le paradigme du fantasme avec son texte « Un enfant est battu ». Sans pouvoir reprendre ici l'élaboration de Freud, disons que ce fantasme comporte trois phases : 1) Le père bat l'enfant... que je hais. 2) Je suis battu par le père...qui n'aime que moi 3) Des enfants sont battus par une personne indéterminée. La deuxième phase est inconsciente et doit être reconstruite et se déduit du lien incestueux au père. La jouissance plutôt sadique de la première phase, se transforme en masochisme dans la deuxième sous l'influence du sentiment de culpabilité et devient franchement sadique dans la troisième. Lacan fait du fantasme un élément de la structure, du rapport du sujet à l'objet, qu'il écrit. Les coups du Père représentent en définitive, selon Lacan, l'entame du corps vivant par la morsure du signifiant, ouvrant pour l'être humain une béance radicale, fracture d'un rêve unitaire, d'une imaginaire totalité (« ton peuple est tout »). L'autre nom de cette opération est la castration. La perversion s'emploie à la démentir. En soulignant l'usage répété et abusif du

---

<sup>15</sup> Paul Danler a fait remarquer que cette expression évoquait une expression populaire « *Setz dich auf deine vier Buchstaben* » (Assieds-toi sur tes quatre lettres), c'est-à-dire sur ton derrière (Popo).

<sup>16</sup> J. Lacan, « *Lituraterre* », *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p.18.

mot « *einmalig* » qui annule tout avant et tout après, V. Klemperer dévoile ce rêve d'unité, d'unicité que rien ne devrait venir troubler pour l'éternité, ne pas la « déchirer » comme s'exprimait le portier dans une lettre à Hitler. Ce rêve-là n'est rien d'autre qu'un fantasme pervers, destiné à boucher, combler cette *Spaltung*, dont l'œuvre de Freud a révélé l'implacable structure.

Dans un récent travail où il reprend la question du fantasme, des objets et de la jouissance, Jean-Guy Godin propose :

Le fantasme pervers a une propriété que nous pouvons dégager : c'est une réduction qui a éliminé toute la structure subjective de la situation pour n'en laisser subsister qu'un résidu entièrement desubjectivé. Tous les éléments sont là, mais tout ce qui est signification est perdu. Nous avons là une sorte d'objectivation des signifiants de la situation. Autrement dit : nous avons avec le fantasme une structure (un élément) qui subjectivise, qui appuie sur le sujet, qui le souligne, ou bien qui objectivise — qui appuie sur l'objet, qui le produit, selon le moment que fait valoir le fantasme. Selon que la situation, dans l'analyse, ou dans la vie, met l'accent sur le sujet ou l'objet — comme dans l'acting out. Le fantasme valorise en somme, l'image, il se met en scène, il est le moule de la perversion. Ce qui fait dire à Lacan que la dimension imaginaire apparaît donc prévalente chaque fois qu'il s'agit d'une perversion<sup>17</sup>.

V. Klemperer, nous l'avons vu, souligne la prévalence de l'imaginaire dans la mise en scène du discours qui s'adresse simultanément à l'oreille et à l'œil et donc « appuie sur l'objet ». L'objet voix, doublé de l'objet regard, a fait qu'un grand nombre de personnes ont obéi « *blindlings*<sup>18</sup> » aveuglement aux pires ordres. On le sait, et V. Klemperer l'a bien souligné, la technologie médiatique (radio, cinéma) a favorisé ces deux objets. « [...] sans cet *objet a* dont les incidences se sont faites assez largement sentir, il me semble que ce qui se fait comme analyse de la subjectivité de l'histoire contemporaine que nous avons vécue est quelque chose que nous avons baptisé totalitarisme, chacun qui l'aura compris pourra s'appliquer à y mettre la fonction, la catégorie de l'objet<sup>19</sup>. »

En glissant Hitler à la place de Dieu le Père, en appuyant sur l'objet et en usant des modes d'opération évoqués plus haut, la propagande nazie s'est en quelque sorte glissée dans le fantasme individuel de beaucoup de gens, l'a infiltré à leur insu, au cœur donc du plus intime de chacun, et a ainsi ouvert la porte au pire. Un fantasme, ça se fabrique avec des mots, avec des lettres, ces sortes d'éponges à pulsion à la frontière entre réel et symbolique, comme on dit entre chair et cuir. Il a une fonction dans la structure subjective, nous l'avons vu, mais qu'on vienne à trop le titiller, en manipulant ces lettres, Klemperer dirait en les empoisonnant, par exemple pour prendre le pouvoir sur quelqu'un, sur un groupe ou sur un peuple et garder ce pouvoir en s'aidant de la répression et de la

---

<sup>17</sup> J.-G. Godin, « Fantasme, objets, jouissance », *Carnets de l'EPSF*, n° 77, 2010.

<sup>18</sup> V. Klemperer, *LTI, la langue du IIIe Reich*, op. cit., p. 203.

<sup>19</sup> J. Lacan, *La logique du fantasme*, séminaire inédit, séance du 10 novembre 1966.



terreur, il s'ensuit un déchaînement pulsionnel qui peut être meurtrier, le débordement d'une terrible jouissance.

À la fin de sa lettre à Einstein, connue sous le titre « Pourquoi la guerre ? », Freud écrivait : « Tout ce qui promeut le développement culturel, œuvre du même coup contre la guerre<sup>20</sup>. » On ne peut que souscrire à cette belle phrase, mais sans oublier que dans un autre texte « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort<sup>21</sup> », il constate que l'humanité compte plus de « *Kulturheuchler* », de tartufes de la civilisation que de « *wirklich kulturelle Menschen* » d'hommes véritablement civilisés. Dans un autre texte encore, « Les résistances à la psychanalyse » de 1925, il reprend cette même idée de tartuferie de la civilisation « *Kulturheuchelei* ». La civilisation exige un renoncement pulsionnel auquel peu sont préparés à consentir, beaucoup, dit-il, vivent au-dessus de leurs moyens : les revendications pulsionnelles insatisfaites sont mises sous le boisseau, mais ne demandent qu'à se manifester à la moindre occasion et à obtenir satisfaction et le vernis de civilisation craquèle vite. Freud écrit :

Les fortes résistances contre la psychanalyse étaient donc non pas de nature intellectuelle, mais venaient de sources affectives. De là s'expliquaient leur passion tout comme leur médiocrité logique. La situation suivait une formule simple : les humains, en tant que foule [*als Masse*], se comportaient contre la psychanalyse comme le névrosé individuel, que l'on avait pris en traitement à cause de ses maux [...] <sup>22</sup>.

Soulignons cette formule : *la foule se comporte comme un névrosé individuel*. Pour quelle raison la foule mettait-elle, met-elle, tant de passion à s'opposer à la psychanalyse ? Parce que celle-ci, d'avoir mis au jour « les rapports du moi conscient au très puissant inconscient, lui avait infligé « une grave blessure de l'amour de soi des humains (*menschliche Eigenliebe*). » On sait qu'il attribue à Darwin et à Copernic les deux autres graves blessures faites à cet amour de soi de l'humanité. À la fin de ce texte, Freud avance que le fait que le premier représentant de la psychanalyse soit juif, juif « qui ne voulut jamais cacher sa judaïté » n'est pas étranger à l'antipathie contre celle-ci. Ajoutons juif de langue allemande et souvenons-nous là du « c'est lui qui est coupable de tout » de ce « brave homme » rencontré par V. Klemperer dans une rue de Dresde. Alors « avoir le genre humain comme patient<sup>23</sup> » comme le dit Freud non sans effroi, ou mettre la psychanalyse au chef de la politique, comme le suggérait Lacan ?

---

<sup>20</sup> S. Freud, « Pourquoi la guerre ? », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 215.

<sup>21</sup> S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », *Essais de psychanalyse*, Saint-Amand-Montrond, Payot, 1981, p. 7.

<sup>22</sup> Cf. pour la traduction PUF, S. Freud, « Résistances à la psychanalyse », *Résultats idées, problèmes II*, op. cit., pp. 132-133.

<sup>23</sup> *Ibidem*. p. 133.